

privations pour que son Félix ne manquât de rien, Rosalie toujours travaillant, toujours inclinée sur sa machine, mais tout près de son enfant bien-aimé, vécut dans cette atmosphère enchantée par le rêve et par l'espoir, que connaissent toutes les bonnes mères.

Aussi, quand le petit Félix tomba malade, elle fut bouleversée de terreur. Oh ! tout de suite, elle pria. Oui, elle pria, cette femme qui se souvenait à peine des prières de son enfance, et qui, dans le milieu où elle avait vécu, ayant eu pour mari un mangeur de curés, ne songeait jamais à la religion. Elle pria comme elle put, instinctivement, mais avec des larmes, et de tout son cœur, de toutes ses forces. L'enfant était mort quand même !

A présent, elle était là, toute seule, dans cette chambre hideuse, devant ce berceau vide, entendant toujours retentir dans son cerveau le bruit des premières pelletées de terre sur le petit cercueil. Elle se disait que sa prière n'avait pas sauvé son enfant, que Dieu ne l'avait pas écoutée, n'avait pas eu pitié d'elle et elle l'insultait et le niait en même temps, avec cette absurde colère des désespérés, qui est, hélas ! vieille comme le monde.

Cependant Rosalie, accablée, écrasée par sa douleur, ne parvenait pas à se remettre au travail, et ses regards errants s'arrêtèrent alors sur une image de piété que, pendant la maladie du petit Félix, une vieille voisine avait épinglée sur le papier de tenture, près du moribond ; une image de quelques sous, grossièrement enluminée et qui représentait la Vierge Marie portant sur ses bras et présentant, pour ainsi dire, avec un geste de tendresse et de fierté, son enfant divin

Chose singulière ! Devant cette image, aucun nouveau blasphème ne surgit dans la pensée de la mère en deuil. Elle éprouva plutôt un sentiment d'envie.

— Elle est moins malheureuse que moi, celle-là ; elle a son enfant, songea Rosalie. Mais pourquoi donc a-t-elle l'air de me le présenter, de me l'offrir ? . . . Je n'en veux pas. Ce n'est pas le mien, il n'existe plus . . . Ah ! malheur ! Dire que j'étais triomphante comme elle, quand je portais mon petit garçon ! . . .

Dans son enfance, la pauvre Rosalie était allée au catéchisme, avait fait sa première communion. De lointains souvenirs lui revinrent.

— J'ai tort de l'envier, la bonne Vierge, après tout, se dit-elle avec ce fond d'équité naïve qui est dans l'âme du peuple. Oui, je me rappelle . . . Elle l'a perdu, son fils, elle aussi, quand il était devenu un homme, et si bon ! . . . Des méchants l'ont accusé, trahi, condamné injustement et cloué sur une croix par les mains et par les pieds . . . Elle doit être vraie, tout de même, la belle histoire—si triste !—que nous racontait le vicaire. Je me souviens maintenant d'autres images—des tableaux, des statues—où on la voit, la pauvre bonne Vierge, embrassant la croix et pleurant, et d'autres encore où le cadavre de son fils est couché sur ses genoux . . . Me